

Festival du Film Arabe de Fameck - Val de Fensch



Ce samedi 12 octobre, au cours d'une cérémonie forte en émotions, a été décerné le palmarès de la 30e édition du Festival du Film Arabe de Fameck - Val de Fensch , livrant son lot de surprises et mettant en avant le cinéma féminin.

Sans plus attendre, le voici, avant de vous donner rendez-vous l'année prochaine, du 7 au 18 octobre 2020 !

A noter que le festival se termine lundi 14 octobre avec la projection à 20h45 du Prix du Public (Sawah) et du Prix du Jury Jeune (Papicha).



Fatwa, Grand Prix du Festival et le réalisateur du film, Mahmoud Ben Mahmoud

Palmarès

GRAND PRIX

FATWA de Mahmoud Ben Mahmoud
(Tunisie - 2018)

Mention spéciale pour l'acteur Ahmed Hafiane

PRIX DE LA PRESSE

ADAM de Maryam Touzani
(Maroc, France, Belgique - 2019)

PRIX DU JURY JEUNE

PAPICHA de Mounia Meddour
(France, Algérie, Belgique, Qatar - 2018)

Mention spéciale au film Les hirondelles de Kaboul

PRIX DU DOCUMENTAIRE

LA VOIE NORMALE de Erige Sehiri
(France, Tunisie, Qatar, Suisse - 2018)

PRIX DU COURT MÉTRAGE

AYA de Mofida Fedhila
(Tunisie - 2018)

Mention spéciale à Hana MEKACHER

pour son interprétation dans le film Yasmina de Claire Cahen et Ali Esmili

Mention spéciale à Ahmed HAFIANE

pour son interprétation dans le film Les pastèques du Cheikh de Kaouther Ben Hania

Mention spéciale au film Gauche droite

réalisé par Moutii DRIDI pour la qualité de sa mise en image

PRIX DU PUBLIC

SAWAH de Adolf el Assal

(Luxembourg, Égypte - 2019)

Rencontre avec Adolf El Assal et Mö Sbiri

Le réalisateur Adolf El Assal et le comédien Mö Sbiri sont venus à Fameck présenter la comédie grinçante **Sawah**, qui narre le parcours peu commun d'un DJ égyptien en terre luxembourgeoise...

Mö Sbiri (acteur) et Adolf El Assal (réalisateur) venus présenter le film Sawah

Vu de Lorraine, le Luxembourg est un eldorado. Vous en montrez un autre aspect dans le film...

Adolf El Assal : Je voulais montrer une autre facette de ce pays, celle que je connais le mieux. Le Luxembourg, ce n'est pas que des banques et des bâtiments modernes. J'ai grandi dans les Terres Rouges, il y avait beaucoup de gens modestes, j'ai vécu les problèmes de l'école... Je me sens chanceux, en tant que Luxembourgeois, d'avoir pu faire un film avec cette liberté de montrer le pays tel qu'il est.

Le film adopte le ton de la comédie. C'est votre façon de faire passer un message ?

Adolf El Assal : C'est l'histoire qui crée le film. L'effet comique est variable : quand j'ai présenté Sawah en Chine, je me suis aperçu que le public ne riait pas du tout pour les mêmes raisons qu'en Occident.

Mö Sbiri : Le film résonne différemment en fonction des gens qui le reçoivent. C'est la force de ce scénario, des détails touchants ou comiques vont tout à coup nous remuer.

Adolf, comme votre précédent film, Sawah se base sur des détails de votre propre vie...

Adolf El Assal : Avec un nom comme le mien, un passeport luxembourgeois qui mentionne une

naissance en Égypte, une « tête d'Arabe », il y a forcément beaucoup de choses qui me sont arrivées, dans la mesure où je voyage beaucoup. Comme le personnage principal du film, j'ai déjà vu un bus partir avec toutes mes affaires dedans, alors que j'étais retenu à la douane !

*Zoom sur le documentaire, avec **Thierry Michel***



« On a dit de moi que j'étais un cinéaste de la détresse. C'est vrai, mais pas seulement : j'essaie de capter dans la réalité aussi bien ce qui est l'instinct de vie que la part maudite, qui essaient de détruire nos sentiments généreux. Et surtout je ne veux jamais faire de misérabilisme. »

Le documentariste belge Thierry Michel, qui a présenté à Fameck jeudi son film **Enfants du hasard**, réalisé pendant un an dans une école belge accueillant majoritairement des élèves d'origine turque, est revenu au cours d'une master-class sur son travail et ses trente ans de carrière.

« Le documentaire pour moi est un voyage initiatique » dans une communauté ou un pays. Le cinéaste a ainsi résumé son travail comme celui d'un « accoucheur » avant

d'examiner la portée finale de son travail : après le tournage de ***L'homme qui répare les femmes***, autour du docteur Denis Mukwege, gynécologue spécialisé dans la chirurgie réparatrice des femmes violées au Congo et prix Nobel de la Paix, Thierry Michel s'est impliqué dans la mise en lumière du viol de guerre auprès de l'ONU, en présentant son film dans le monde entier et en haranguant les décideurs internationaux à agir.

Zahra Doumandji, Erige Sehiri, Mouni Bouallam les jeunes cinémas arabes au féminin



Zahra Doumandji, Mouni Bouallam et Erige Serihi

Autour de l'actrice **Mouni Bouallam** (présidente du jury des courts-métrages du Festival), de la réalisatrice **Erige Sehiri** (venue présenter son documentaire « ferroviaire » La Voie normale) et de la comédienne **Zahra Doumandji** (Papicha, actuellement sur les écrans), la table ronde organisée ce vendredi a permis à ces femmes de cinéma de s'exprimer sur leur place et leurs envies. Rencontres. `

Lorsqu'on pense aux « cinémas arabes aux féminins », on pense aux réalisatrices. Mais être actrice, aujourd'hui, relève aussi d'une forme d'engagement, sinon d'émancipation...

Zahra Doumandji : Absolument. Quand on accepte de participer à un projet, il faut qu'on y adhère

totallement, qu'il y ait une cohérence avec soi-même. S'engager dans l'aventure Papicha, c'était une façon pour moi de revendiquer mes principes, de montrer dans quel bord je me situe. Le film aborde la question de la préservation de la mémoire et en tournant, j'ai eu le sentiment de vivre cette époque, la décennie noire en Algérie, mon esprit avait du mal à faire la différence entre la réalité et le plateau.

Mouni Bouallam : Mes collègues d'autres générations m'ont déjà confié la difficulté rencontrée, dans les décennies précédentes, pour trouver des actrices en Algérie, quand ils montaient un projet de pièce ou de film. Les familles ne laissent pas les femmes aller vers ce milieu. Je suis née dans une famille ouverte d'esprit et dans une ville comme Constantine, où l'on pouvait faire du théâtre pour enfant. Ces dernières années, les familles acceptent de plus en plus ce métier, pour autant cela peut rester difficile : on dit de moi que je suis « libre » ou « bizarre », parce qu'actrice. Et il faut composer avec le regard de la société. Je vis seule à Alger, je rentre parfois tard, les gens ne comprennent pas forcément pourquoi je rentre à 2h ou 3h du matin et ils ne vont pas forcément savoir que j'étais en tournage, ou en spectacle... Pour cela, être actrice reste un combat, qui nécessite des sacrifices, notamment dans la vie privée. Mais j'aime mon métier et j'ai construit mon monde avec des gens qui comprennent ma passion.

Erige, en tant que réalisatrice, vous êtes membre du programme Sisters in film, qui réunit et soutient des cinéastes femmes. Quelle en est la nécessité ?

Erige Sehiri : On s'est rendu compte que les femmes abandonnaient plus vite le cinéma que les hommes. Avoir un enfant et fonder une famille, figurent parmi les raisons qui vont empêcher les femmes de faire carrière... En tant que femmes cinéastes, on souhaite mieux partager nos problématiques individuelles, mais aussi d'autres choses : quand les femmes négocient leurs contrats, c'est bizarre, pas quand c'est un homme. Ces choses sont propres à l'industrie du cinéma, mais cela est encore plus vrai dans nos pays : souvent les réalisatrices sont autodidactes, ne sont pas accompagnées... En Europe, en France, il y a plus de conseils. Dans le monde arabe, ce n'est pas le cas, je pense que ce collectif est là pour nous donner des outils pour être plus présentes, être solidaires, avoir plus de forces.